



## À PROPOS D'UNE PORTE

**M.** Utterson le notaire était un homme d'une mine renfrognée, qui ne s'éclairait jamais d'un sourire ; il était d'une conversation froide, chiche et embarrassée ; peu porté au sentiment ; et pourtant cet homme grand, maigre, décrépit et triste, plaisait à sa façon. Dans les réunions amicales, et quand le vin était à son goût, quelque chose d'éminemment bienveillant jaillissait de son regard : quelque chose qui à la vérité ne se faisait jamais jour en paroles, mais qui s'exprimait non seulement par ce muet symbole de la physionomie d'après-dîner, mais plus fréquemment et avec plus de force par les actes de sa vie. Austère envers lui-même, il buvait du gin quand il était seul pour réfréner son goût des bons crus ; et bien qu'il aimât le théâtre, il n'y avait pas mis les pieds depuis vingt ans. Mais il avait pour les autres une indulgence à toute épreuve ; et il s'émerveillait parfois, presque avec envie, de l'intensité de désir réclamée par leurs dérèglements ; et en dernier ressort, inclinait à les secourir plutôt qu'à les blâmer. « Je penche vers l'hérésie des caïnites, lui arrivait-il de dire pédamment. Je laisse mes frères aller au diable à leur propre façon. » En vertu de cette originalité, c'était fréquemment son lot d'être la dernière relation avouable et la dernière bonne influence dans la vie d'hommes en voie de perdition. Et à l'égard de ceux-là, aussi longtemps qu'ils fréquentaient son logis, il ne montrait jamais l'ombre d'une modification dans sa manière d'être.

Sans doute que cet héroïsme ne coûtait guère à M. Utterson ; car il était aussi peu démonstratif que possible, et ses amitiés mêmes semblaient fondées pareillement sur une bienveillance universelle. C'est une preuve de modestie que de recevoir tout formé, des mains du hasard, le cercle de ses amitiés. Telle était la méthode du notaire, il avait pour amis les gens de sa parenté ou ceux qu'il connaissait depuis le plus longtemps ; ses liaisons, comme le lierre, devaient leur croissance au temps, et ne réclamaient de leur objet aucune qualité spéciale. De là, sans doute, le lien qui l'unissait à M. Richard Enfield son parent éloigné, un vrai Londonien honorablement connu. C'était pour la plupart des gens une énigme de se demander quel attrait ces deux-là pouvaient voir l'un en

l'autre, ou quel intérêt commun ils avaient pu se découvrir. Au dire de ceux qui les rencontraient faisant leur promenade dominicale, ils n'échangeaient pas un mot, avaient l'air de s'ennuyer prodigieusement, et accueillaient avec un soulagement visible la rencontre d'un ami. Malgré cela, tous deux faisaient le plus grand cas de ces sorties, qu'ils estimaient le plus beau fleuron de chaque semaine, et pour en jouir avec régularité il leur arrivait, non seulement de renoncer à d'autres occasions de plaisir, mais même de rester sourds à l'appel des affaires.

Ce fut au cours d'une de ces randonnées que le hasard les conduisit dans une petite rue détournée d'un quartier ouvrier de Londres. C'était ce qui s'appelle une petite rue tranquille, bien qu'elle charriât en semaine un trafic intense. Ses habitants, qui semblaient tous à leur aise, cultivaient à l'envi l'espoir de s'enrichir encore, et étalaient en embellissements le superflu de leurs gains ; de sorte que les devantures des boutiques, telles deux rangées d'accortes marchandes, offraient le long de cette artère un aspect engageant. Même le dimanche, alors qu'elle voilait ses plus florissants appas et demeurait comparativement vide de circulation, cette rue faisait avec son terne voisinage un contraste brillant, comme un feu dans une forêt ; et par ses volets repeints de frais, ses cuivres bien fourbis, sa propreté générale et son air de gaieté, elle attirait et charmait aussitôt le regard du passant.

À deux portes d'un coin, sur la gauche en allant vers l'est, l'entrée d'une cour interrompait l'alignement, et à cet endroit même, la masse rébarbative d'un bâtiment projetait en saillie son pignon sur la rue. Haut d'un étage, sans fenêtres, il n'offrait rien qu'une porte au rez-de-chaussée, et à l'étage la façade aveugle d'un mur décrépit. Il présentait dans tous ses détails les symptômes d'une négligence sordide et prolongée. La porte, dépourvue de sonnette ou de heurtoir, était écaillée et décolorée. Les vagabonds gîtaient dans l'embrasure et frottaient des allumettes sur les panneaux ; les enfants tenaient boutique sur le seuil ; un écolier avait essayé son canif sur les moulures ; et depuis près d'une génération, personne n'était venu chasser ces indiscrets visiteurs ni réparer leurs déprédations.

M. Enfield et le notaire passaient de l'autre côté de la petite rue ; mais quand ils arrivèrent à hauteur de l'entrée, le premier leva sa canne et la désigna :

— Avez-vous déjà remarqué cette porte ? demanda-t-il. Et quand son compagnon lui eut répondu par l'affirmative : Elle se rattache dans mon souvenir, ajouta-t-il, à une très singulière histoire.

— Vraiment ? fit M. Utterson, d'une voix légèrement altérée. Et quelle était-elle ?

— Eh bien, voici la chose, répliqua M. Enfield. C'était vers trois heures du matin, par une sombre nuit d'hiver. Je m'en retournais chez moi, d'un endroit au bout du monde, et mon chemin traversait une partie de la ville où l'on ne rencontrait absolument que des réverbères. Les rues se succédaient, et tout le monde dormait... Les rues se succédaient, toutes illuminées comme pour une procession et toutes aussi désertes qu'une église... si bien que finalement j'en arrivai à cet état d'esprit du monsieur qui dresse l'oreille de plus en plus et commence d'aspirer à l'apparition d'un agent de police. Tout à coup je vis deux silhouettes, d'une part un petit





homme qui d'un bon pas trottinait vers l'est, et de l'autre une fillette de peut-être huit ou dix ans qui s'en venait par une rue transversale en courant de toutes ses forces. Eh bien, monsieur, arrivés au coin, tous deux se jetèrent l'un contre l'autre, ce qui était assez naturel ; mais ensuite advint l'horrible de la chose, car l'homme foula froidement aux pieds le corps de la fillette et s'éloigna, la laissant sur le pavé, hurlante. Cela n'a l'air de rien à entendre raconter, mais c'était diabolique à voir. Ce n'était plus un homme que j'avais devant moi, c'était je ne sais quel monstre satanique et impitoyable. J'appelai à l'aide, me mis à courir, saisis au collet notre citoyen, et le ramenai auprès de la fillette hurlante qu'entourait déjà un petit rassemblement. Il garda un parfait sang-froid et ne tenta aucune résistance, mais me décocha un regard si atroce que je me sentis inondé d'une sueur froide. Les gens qui avaient surgi étaient les parents mêmes de la petite ; et presque aussitôt on vit paraître le docteur, chez qui elle avait été envoyée. En somme, la fillette, au dire du morticole, avait eu plus de peur que de mal ; et on eût pu croire que les choses en resteraient là. Mais il se produisit un phénomène singulier. J'avais pris en aversion à première vue notre citoyen. Les parents de la petite aussi, comme il était trop naturel. Mais ce qui me frappa ce fut la conduite du docteur. C'était le classique praticien routinier, d'âge et de caractère indéterminé, doué d'un fort accent d'Édimbourg, et sentimental à peu près autant qu'une cornemuse. Eh bien, monsieur, il en fut de lui comme de nous autres tous : à chaque fois qu'il jetait les yeux sur mon prisonnier, je voyais le morticole se crispier et pâlir d'une envie de le tuer. Je devina sa pensée, de même qu'il devina la mienne, et comme on ne tue pas ainsi les gens, nous fîmes ce qui en approchait le plus. Nous déclarâmes à l'individu qu'il ne dépendait que de nous de provoquer avec cet accident un scandale tel que son nom serait abominé d'un bout à l'autre de Londres. S'il avait des amis ou de la réputation, nous nous chargions de les lui faire perdre. Et pendant tout le temps que nous fûmes à le retourner sur le gril, nous avions fort à faire pour écarter de lui les femmes, qui étaient comme des harpies en fureur. Jamais je n'ai vu pareille réunion de faces haineuses. Au milieu d'elles se tenait l'individu, affectant un sang-froid sinistre et ricaner ; il avait peur aussi, je le voyais bien, mais il montrait bonne contenance, monsieur, comme un véritable démon. Il nous dit : « Si vous tenez à faire un drame de cet incident, je suis évidemment à votre merci. Tout gentleman ne demande qu'à éviter le scandale. Fixez votre chiffre. » Eh bien, nous le taxâmes à cent livres, destinées aux parents de la fillette. D'évidence il était tenté de se rebiffer, mais nous avions tous un air qui promettait du vilain, et il finit par céder.

Il lui fallut alors se procurer l'argent ; et où croyez-vous qu'il nous conduisit ? Tout simplement à cet endroit où il y a la porte. Il tira de sa poche une clef, entra, et revint bientôt, muni de quelque dix livres en or et d'un chèque pour le surplus, sur la banque Coutts, libellé payable au porteur et signé d'un nom que je ne puis vous dire, bien qu'il constitue l'un des points essentiels de mon histoire ; mais c'était un nom honorablement connu et souvent imprimé. Le chiffre était salé, mais la signature valait pour plus que cela, à condition toutefois qu'elle fût authentique. Je pris la liberté de faire observer à notre citoyen que tout son procédé me paraissait peu vraisemblable, et que, dans la vie



réelle, on ne pénètre pas à quatre heures du matin par une porte de cave pour en ressortir avec un chèque d'autrui valant près de cent livres. Mais d'un ton tout à fait dégagé et railleur, il me répondit : « Soyez sans crainte, je ne vous quitterai pas jusqu'à l'ouverture de la banque et je toucherai le chèque moi-même. » Nous nous en allâmes donc tous, le docteur, le père de l'enfant, notre homme et moi, passer le reste de la nuit dans mon appartement ; et le matin venu, après avoir déjeuné, nous nous rendîmes en cœur à la banque. Je présentai le chèque moi-même, en disant que j'avais toutes raisons de le croire faux. Pas du tout. Le chèque était régulier.

M. Utterson émit un clappement de langue désapprobateur.

— Je vois que vous pensez comme moi, reprit M. Enfield. Oui, c'est une fâcheuse histoire. Car notre homme était un individu avec qui nul ne voudrait avoir rien de commun, un vraiment sinistre individu, et la personne au contraire qui tira le chèque est la fleur même des convenances, une célébrité en outre, et (qui pis est) l'un de ces citoyens qui font, comme ils disent, le bien. Chantage, je suppose, un honnête homme qui paye sans y regarder pour quelque fredaine de jeunesse. Quoique cette hypothèse même, voyez-vous, soit loin de tout expliquer, ajouta-t-il.

Et sur ces mots il tomba dans une profonde rêverie. Il en fut tiré par M. Utterson, qui lui demandait assez brusquement :

— Et vous ne savez pas si le tireur du chèque habite là ?

— Un endroit bien approprié, n'est-ce pas ? répliqua M. Enfield. Mais j'ai eu l'occasion de noter son adresse : il habite sur une place quelconque.

— Et vous n'avez jamais pris de renseignements sur cet endroit où il y a la porte ? reprit M. Utterson.

— Non, monsieur ; j'ai eu un scrupule. Je répugne beaucoup à poser des questions ; c'est là un genre qui rappelle trop le jour du Jugement. On lance une question, et c'est comme si on lançait une pierre. On est tranquillement assis au haut d'une montagne ; et la pierre déroule, qui entraîne d'autres ; et pour finir, un sympathique vieillard (le dernier auquel on aurait pensé) reçoit l'avalanche sur le crâne au beau milieu de son jardin privé, et ses parents n'ont plus qu'à changer de nom. Non, monsieur, je m'en suis fait une règle : plus une histoire sent le louche, moins je m'informe.

— Une très bonne règle, en effet, répliqua le notaire.

— Mais j'ai examiné l'endroit par moi-même, continua M. Enfield. On dirait à peine une habitation. Il n'y a pas d'autre porte, et personne n'entre ni ne sort par celle-ci, sauf, à de longs intervalles, le citoyen de mon aventure. Il y a trois fenêtres donnant sur la cour au premier étage, et pas une au rez-de-chaussée ; jamais ces fenêtres ne s'ouvrent, mais leurs carreaux sont nettoyés. Et puis il y a une cheminée qui fume en général ; donc quelqu'un doit habiter là. Et encore ce n'est pas absolument certain, car les immeubles s'enchevêtrent si bien autour de cette cour qu'il est difficile de dire où l'un finit et où l'autre commence.

Les deux amis firent de nouveau quelques pas en silence ; puis :

— Enfield, déclara M. Utterson, c'est une bonne règle que vous avez adoptée.

— Je le crois en effet, répliqua Enfield.

— Mais malgré cela, poursuivit le notaire, il y a une chose que je veux vous demander ; c'est le nom de l'homme qui a foulé aux pieds l'enfant.

— Ma foi, répondit Enfield, je ne vois pas quel mal cela pourrait faire de vous le dire. Cet homme se nommait Hyde.

— Hum, fit M. Utterson. Et quel est son aspect physique ?

— Il n'est pas facile à décrire. Il y a dans son extérieur quelque chose de faux ; quelque chose de désagréable, d'absolument odieux. Je n'ai jamais vu personne qui me fût aussi antipathique ; et cependant je sais à peine pourquoi. Il doit être contrefait de quelque part ; il donne tout à fait l'impression d'avoir une difformité ; mais je n'en saurais préciser le siège. Cet homme a un air extraordinaire, et malgré cela je ne peux réellement indiquer en lui quelque chose qui sorte de la normale. Non, monsieur, j'y renonce ; je suis incapable de le décrire. Et ce n'est pas faute de mémoire ; car, en vérité, je me le représente comme s'il était là.

M. Utterson fit de nouveau quelques pas en silence et visiblement sous le poids d'une préoccupation. Il demanda enfin :

— Vous êtes sûr qu'il s'est servi d'une clef ?

— Mon cher monsieur... commença Enfield, au comble de la surprise.

— Oui je sais, dit Utterson, je sais que ma question doit vous sembler bizarre. Mais de fait, si je ne vous demande pas le nom de l'autre personnage, c'est parce que je le connais déjà. Votre histoire, croyez-le bien, Richard, est allée à bonne adresse. Si vous avez été inexact en quelque détail, vous ferez mieux de le rectifier.

— Il me semble que vous auriez pu me prévenir, répliqua l'autre avec une pointe d'humeur. Mais j'ai été d'une exactitude pédantesque, comme vous dites. L'individu avait une clef, et qui plus est, il l'a encore. Je l'ai vu s'en servir, il n'y a pas huit jours.

M. Utterson poussa un profond soupir, mais s'abstint de tout commentaire ; et bientôt son cadet reprit :

— Voilà une nouvelle leçon qui m'apprendra à me taire. Je rougis d'avoir eu la langue si longue. Convenons, voulez-vous, de ne plus jamais reparler de cette histoire.

— Bien volontiers, répondit le notaire. Voici ma main, Richard ; c'est promis.



## II EN QUÊTE DE M. HYDE

Ce soir-là, M. Utterson regagna mélancoliquement son logis de célibataire et se mit à table sans appétit. Il avait l'habitude, le dimanche, après son repas, de s'asseoir au coin du feu, avec un aride volume de théologie sur son pupitre à lecture, jusqu'à l'heure où minuit sonnait à l'horloge de l'église voisine, après quoi il allait sagement se mettre au lit, satisfait de sa journée. Mais ce soir-là, sitôt la table desservie, il prit un flambeau et passa dans son cabinet de travail. Là, il ouvrit son coffre-fort, retira du compartiment le plus secret un dossier portant sur sa chemise la mention : « Testament du Dr Jekyll », et se mit à son bureau, les sourcils froncés, pour en étudier le contenu. Le testament était olographe, car M. Utterson, bien qu'il en acceptât la garde à présent que c'était fait, avait refusé de coopérer le moins du monde à sa rédaction. Il stipulait non seulement que, en cas de décès de Henry Jekyll, docteur en médecine, docteur en droit civil, docteur légiste, membre de la Société Royale, etc., tous ses biens devaient passer en la possession de son « ami et bienfaiteur Edward Hyde » ; mais en outre que, dans le cas où ledit Dr Jekyll viendrait à « disparaître ou faire une absence inexplicable d'une durée excédant trois mois pleins », ledit Edward Hyde serait sans plus de délai substitué à Henry Jekyll, étant libre de toute charge ou obligation autre que le paiement de quelques petits legs aux membres de la domesticité du docteur. Ce document faisait depuis longtemps le désespoir du notaire. Il s'en affligeait aussi bien comme notaire que comme partisan des côtés sains et traditionnels de l'existence, pour qui le fantaisiste égalait l'inconvenant. Jusque-là c'était son ignorance au sujet de M. Hyde qui suscitait son indignation : désormais, par un brusque revirement, ce fut ce qu'il en savait. Cela n'avait déjà pas bonne allure lorsque ce nom n'était pour lui qu'un nom vide de sens. Cela devenait pire depuis qu'il s'était paré de fâcheux attributs ; et hors des brumes onduleuses et inconsistantes qui avaient si longtemps offusqué son regard, le notaire vit surgir la brusque et nette apparition d'un démon.

« J'ai cru que c'était de la folie », se dit-il, en replaçant le malencontreux papier dans le coffre-fort, « mais à cette heure je commence à craindre que ce ne soit de l'opprobre. »



Là-dessus il souffla sa bougie, endossa un pardessus, et se mit en route dans la direction de Cavendish square, cette citadelle de la médecine, où son ami, le fameux Dr Lanyon, avait son habitation et recevait la foule de ses malades. « Si quelqu'un est au courant, songeait-il, ce doit être Lanyon. »

Le majestueux maître d'hôtel le reconnut et le fit entrer : sans subir aucun délai d'attente, il fut introduit directement dans la salle à manger où le Dr Lanyon, qui dînait seul, en était aux liqueurs. C'était un gentleman cordial, plein de santé, actif, rubicond, avec une mèche de cheveux prématurément blanchie et des allures exubérantes et décidées. À la vue de M. Utterson, il se leva d'un bond et s'avança au-devant de lui, les deux mains tendues. Cette affabilité, qui était dans les habitudes du personnage, avait l'air un peu théâtrale ; mais elle procédait de sentiments réels. Car tous deux étaient de vieux amis, d'anciens camarades de classe et d'université, pleins l'un et l'autre de la meilleure opinion réciproque, et, ce qui ne s'ensuit pas toujours, ils se plaisaient tout à fait dans leur mutuelle société.



Après quelques phrases sur la pluie et le beau temps, le notaire en vint au sujet qui lui préoccupait si fâcheusement l'esprit.

— Il me semble, Lanyon, dit-il, que nous devons être, vous et moi, les deux plus vieux amis du Dr Jekyll ?

— Je préférerais que ces amis fussent plus jeunes ! plaisanta le Dr Lanyon. Admettons-le cependant. Mais qu'importe ? Je le vois si peu à présent.

— En vérité ? fit Utterson. Je vous croyais très liés par des recherches communes ?

— Autrefois, répliqua l'autre. Mais voici plus de dix ans que Henry Jekyll est devenu trop fantaisiste pour moi. Il a commencé à tourner mal, en esprit s'entend ; et j'ai beau toujours m'intéresser à lui en souvenir du passé comme on dit, je le vois et l'ai vu diantrement peu depuis lors. De pareilles billevesées scientifiques, ajouta le docteur, devenu soudain rouge pourpre, auraient suffi à brouiller Damon et Pythias.

Cette petite bouffée d'humeur apporta comme un baume à M. Utterson. « Ils n'ont fait que différer sur un point de science », songea-t-il ; et comme il était dénué de passion scientifique (sauf en matière notariale), il ajouta même : « Si ce n'est que cela ! » Puis, ayant laissé quelques secondes à son ami pour reprendre son calme, il aborda la question qui faisait le but de sa visite, en demandant :

— Avez-vous jamais rencontré un sien protégé, un nommé Hyde ?

— Hyde ? répéta Lanyon. Non. Jamais entendu parler de lui. Ce n'est pas de mon temps.

Telle fut la somme de renseignements que le notaire remporta avec lui dans son grand lit obscur où il resta à se retourner sans répit jusque bien avant dans la nuit. Ce ne fut guère une nuit de repos pour son esprit qui travaillait, perdu en pleines ténèbres et assiégé de questions.

Six heures sonnèrent au clocher de l'église qui se trouvait si commodément proche du logis de M. Utterson, et il creusait toujours le problème. Au début celui-ci ne l'avait touché que par son côté intellectuel ; mais à présent son imagination était, elle aussi, occupée ou pour mieux dire asservie ; et tandis qu'il restait à se retourner dans les opaques ténèbres de la nuit et de sa chambre aux rideaux clos, le récit de M. Enfield repassait devant sa mémoire en un déroulement de tableaux lucides. Il croyait voir l'immense champ de réverbères d'une ville nocturne ; puis un personnage qui s'avançait à pas rapides ; puis une fillette qui sortait en courant de chez le docteur, et puis tous les deux se rencontraient, et le monstre inhumain foulait aux pieds l'enfant et s'éloignait sans prendre garde à ses cris. Ou encore il voyait dans une somptueuse maison une chambre où son ami était en train de dormir, rêvant et souriant à ses rêves ; et alors la porte de cette chambre s'ouvrait, les rideaux du lit s'écartaient violemment, le dormeur se réveillait, et patatras ! il découvrait à son chevet un être qui avait sur lui tout pouvoir, et même en cette heure où tout reposait il lui fallait se lever et faire comme on le lui ordonnait. Le personnage sous ces deux aspects hanta toute la nuit le notaire ; et si par instants celui-ci s'endormait, ce n'était que pour le voir se glisser plus furtif dans des maisons endormies, ou s'avancer d'une vitesse de plus en plus accélérée, jusqu'à en devenir vertigineuse, parmi de toujours plus vastes labyrinthes de villes éclairées de réverbères, et à chaque coin de rue écraser une fillette et la laisser là hurlante. Et toujours ce personnage manquait d'un visage auquel il pût le reconnaître ; même dans ses rêves, il manquait de visage, ou bien celui-ci était un leurre qui s'évanouissait sous son regard...

Ce fut de la sorte que naquit et grandit peu à peu dans l'esprit du notaire une curiosité singulièrement forte, quasi désordonnée, de contempler les traits du véritable M. Hyde. Il lui aurait suffi, croyait-il, de jeter les yeux sur lui une seule fois pour que le mystère s'éclaircît, voire même se dissipât tout à fait, selon la coutume des choses mystérieuses quand on les examine bien. Il comprendrait alors la raison d'être de l'étrange prédilection de son ami, ou (si l'on préfère) de sa sujétion, non moins que des stupéfiantes clauses du testament. Et en tout cas ce serait là un visage qui mériterait d'être vu ; le visage d'un homme dont les entrailles